



COUP
de
CŒUR

ELOISA JAMES

La petite souris en robe de bal

LES WILDE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Eloisa James

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.

La petite souris
en robe de bal

Aux Éditions J'ai lu

LES WILDE

- 1 – La coqueluche de ces dames
N° 12504
- 2 – Le retour du guerrier
N° 12703
- 3 – Le parti idéal
N° 12950
- 4 – La plus délurée de la famille
N° 13134
- 5 – Le dernier amour du duc
N° 13238

LES SŒURS ESSEX

- 1 – Le destin des quatre sœurs
N° 8315
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle
N° 8452
- 3 – Le duc apprivoisé
N° 8675
- 4 – Le plaisir apprivoisé
N° 8786

LES PLAISIRS

- 1 – Passion d'une nuit d'été
N° 6211
- 2 – Le frisson de minuit
N° 6452
- 3 – Plaisirs interdits
N° 6535

IL ÉTAIT UNE FOIS

- 1 – Au douzième coup de minuit
N° 10163
- 2 – La belle et la bête
N° 10166

- 3 – La princesse au petit pois
N° 10510
- 4 – Une si vilaine duchesse
N° 10602
- 5 – La jeune fille à la tour
N° 10786

LES DUCHESSES

- 1 – La débutante
N° 11065
- 2 – Le couple idéal
N° 11159
- 3 – Lady Harriet
N° 11172
- 4 – Lady Isidore
N° 11184
- 5 – Jemma de Beaumont
N° 11288
- 6 – Le duc de Villiers
N° 11297
- 7 – Trois semaines avec lady X
N° 11190
- 8 – Quatre nuits avec le duc
N° 11481
- 9 – Ma duchesse américaine
N° 11753

Trois mariages
et cinq prétendants
N° 10918

Quatre filles et un château
N° 11587

Sept minutes au paradis
N° 11992

Sentiments et convenances
N° 12223

ELOISA
JAMES

LES WILDE – 6

La petite souris en robe de bal

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SAY YES TO THE DUKE

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Eloisa James, Inc., 2020

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

La petite souris en robe de bal
est dédié à Sharlene Martin Moore,
une amie merveilleuse et mon associée
dans la gestion de mon groupe Facebook,
Lindow Castle.

L'ambiance agréable de ce groupe,
l'afflux d'idées réjouissantes et de visiteurs
sont largement dus à Sharlene. Merci !

1

*Lindow Castle, Cheshire, domaine du duc
de Lindow, 15 novembre 1781*

Mlle Viola Astley, belle-fille de Hugo Wilde, duc de Lindow, pensait être tout le contraire d'une Wilde et considérait cela comme un grand malheur.

Enfant, elle avait compris qu'elle avait autant de points communs avec la progéniture de Sa Grâce qu'un âne peut en avoir avec un dragon. Sa mère, Ophelia, ayant épousé le duc quand Viola était âgée de deux ans, ses plus vieux souvenirs se caractérisaient par le sentiment d'être une non-Wilde.

Sa demi-sœur Artemisia, par exemple, était belle, vive et audacieuse.

À six ans !

Alors que Viola était timide, taciturne et assez inutile.

L'aînée des filles de son beau-père, Betsy, savait tirer à l'arc en montant à cheval ; Viola avait peur des chevaux et ne s'intéressait pas au tir à l'arc. Le fait même d'avoir peur suffisait à prouver qu'elle n'était pas une vraie Wilde.

Le courage était la marque de fabrique des enfants du duc. L'aîné, Alaric, était un écrivain qui parcourait le monde avec femme et enfants, accomplissant audacieusement des actes audacieux. Joan – la préférée de

Viola – adorait se montrer en public, au point de brûler d'envie de faire carrière sur les scènes londoniennes. Quant à Betsy, après avoir raccroché son arc et ses flèches, elle avait connu un véritable triomphe dans la haute société, rejetant dix-neuf prétendants avant d'accorder sa main à un futur marquis.

Viola, elle, avait assisté à son premier bal à l'âge de quinze ans et s'était couverte de ridicule en quittant précipitamment la salle pour aller vomir. Pire, après cet incident, elle avait perdu le peu de courage qu'elle eût jamais possédé. Elle avait désormais l'estomac noué dès qu'elle s'asseyait à côté d'un gentleman inconnu.

Sa famille lui avait maintes fois assuré qu'elle n'avait rien à craindre, mais elle était incapable d'oublier son premier bal, le bal Lindow de 1778.

Elle était très nerveuse ce jour-là, alors que Joan avait littéralement flotté jusqu'au pied du grand escalier, un grand sourire aux lèvres, ravie d'avoir enfin l'âge de participer aux festivités.

— Ne t'inquiète pas, avait-elle dit à Viola avec la suprême assurance d'une Wilde, nous serons assiégées par des hommes qui nous supplieront de leur accorder une danse.

Elles venaient à peine d'entrer dans la salle qu'un ami d'Alaric – lord Poplar, connu à Eton sous le sobriquet de Poppy – s'était incliné devant elles.

— Viola dansera avec vous, Poppy, avait déclaré Joan. Lord Poplar avait éclaté de rire.

— Voilà des années que je n'avais pas entendu ce surnom. Personne n'ose plus l'employer.

Joan avait levé les yeux au ciel et une minute plus tard, Poppy escortait Viola jusqu'à la piste de danse. Elle s'était concentrée sur l'exécution des pas. Les figures imposées de la danse n'autorisaient pas l'échange de plus de cinq mots entre les partenaires, ce qui lui convenait tout à fait.

La fin de la danse approchant, Viola avait adressé un sourire à lord Poplar, fière de ne pas avoir raté un seul pas. Elle avait ensuite dansé avec un de ses frères, puis avec un oncle du côté de sa mère. Sans être agréable à proprement parler, l'expérience s'était révélée supportable.

Malheureusement, un de ses partenaires, soudain saisi d'une irrépressible crise de hoquet, s'était précipité hors de la salle. Livrée à elle-même, Viola avait désespérément tendu le cou pour tenter d'apercevoir quelqu'un de sa famille parmi les corps mouvants des danseurs.

Où diable étaient-ils donc tous passés ?

Tante Knowe avait soudain surgi près d'elle.

— Ne t'ai-je pas vue danser avec Finrope ?

Finrope était leur voisin âgé de soixante-six ans, une âme charitable.

— Il a été pris de hoquet et a dû sortir.

— Il boit trop, déclara tante Knowe. Il s'abîme l'estomac avec tout ce whisky.

Viola posa la main sur son ventre et murmura :

— Je ne me sens pas bien.

Elle avait rendu, une fois, avant un devoir d'algèbre, et elle craignait que cela ne se reproduise.

— Laisse le temps à tes nerfs de s'accoutumer. Oh, flûte, lady Prunner vient par ici ! Ne bouge pas, Viola, je reviens.

Viola n'avait pas l'intention d'aller où que ce soit. Elle sentait ses mains devenir affreusement moites sous ses gants. Elle avait du mal à respirer et sa robe lui comprimait l'estomac.

La danse approchait de sa conclusion. Les gens passaient devant elle, lui jetaient un coup d'œil et s'éloignaient. C'était humiliant d'être là, toute seule, devant ce mur. Discrètement, elle entreprit de se déplacer vers l'alcôve dissimulée par un rideau dans laquelle Prism, le majordome du château, rangeait les chaises d'appoint.

Une matrone s'arrêta devant elle et elle se força à sourire. La femme fronça le sourcil, se demandant sans doute si elle la connaissait, et poursuivit son chemin.

Une autre différence avec ses demi-sœurs ? Viola était petite et quelconque, et les gens oubliaient souvent qui elle était.

Alors que personne n'oubliait jamais une Wilde.

Le cœur de Viola s'était mis à battre si fort qu'elle le sentait vibrer dans ses tympanes. Elle parvint miraculeusement à se glisser dans l'alcôve, ce qui ne l'aida en rien.

Il y faisait affreusement chaud. De l'autre côté du rideau de velours, les musiciens entamèrent une entraînante danse folklorique. Les danseurs étaient amenés à taper du pied et Viola sentait le parquet trembler.

Se réfugier dans cette alcôve avait été une très mauvaise idée. Non seulement il y régnait une chaleur suffocante, mais il y flottait une écœurante odeur de vernis.

Qui risquait d'être bientôt remplacée par celle du vomit, ne put-elle s'empêcher de penser. Il fallait qu'elle sorte de là au plus vite, avant que le pire se produise.

Elle écarta le rideau et sortit précipitamment. Elle bouscula un gentleman au passage et ignora son exclamation de surprise. Un violon jouait faux, et le rire haut perché d'une femme vibra dans ses oreilles.

Dans sa panique, elle avait pris la mauvaise direction. Par chance, il y avait une porte de service qui donnait dans un couloir reliant les salons de réception à l'arrière du château.

Elle franchit le seuil sans même envisager que quelqu'un puisse se trouver de l'autre côté.

Encore moins deux personnes.

Viola entra en collision avec un gentleman qui lui tournait le dos. Ce dernier chancela légèrement en avant, mais encaissa le choc.

Elle recula d'un pas en bredouillant une vague excuse.

L'homme – immense, large et emperruqué – avait une épaule appuyée contre le mur, son bras libre enlaçant quelqu'un qu'elle ne voyait pas. Comme Viola glissait son regard le long de son dos, elle remarqua deux pantoufles jaunes surgissant de façon incongrue de part et d'autre de sa taille. Les pantoufles disparurent et elle perçut un froissement de jupes, avant de comprendre ce que cela signifiait.

L'homme jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se retourna vers sa... Quel était le mot ? Maîtresse ?

— Vous avez arrangé un guet-apens ?

Sa voix était rauque, moins d'incrédulité que d'une colère qui résonna dans tout le corps de Viola. Son estomac se noua davantage.

— Pas du tout, répondit la femme d'une voix haletante. Ce n'est qu'une servante.

— Non, c'est une dame qui emprunte fort à propos le couloir de service. Votre témoin semble même avoir craint d'arriver en retard, répliqua-t-il d'un ton aussi tranchant qu'une lame. Elle est à bout de souffle. Vous

comptez utiliser son témoignage pour m'obliger à vous épouser, je suppose ?

Viola tremblait de tous ses membres. Le couloir était étroit et l'homme bloquait le passage. Elle prit une inspiration.

— Excusez-moi...

Il ne se retourna pas.

— Quel genre de mariage pensez-vous que nous aurons ?

La femme répondit dans un murmure.

Viola se serra contre le mur, mais les paniers de sa robe faisaient la largeur du couloir, elle ne pouvait espérer contourner l'homme.

— Vous vous imaginez en duchesse, paradant en ville en perruque haute, parée des diamants de ma mère ? Je vis à la campagne, je ne siége jamais au Parlement et je déteste les réceptions. Mon épouse devra vivre auprès de moi, bien sûr. Je vous conseille de garder cela à l'esprit avant que votre maudit témoin s'avise de révéler ce qui s'est passé.

— Excusez-moi, répéta Viola d'une voix chevrotante. Il faut que je...

Elle n'eut que le temps d'apercevoir une mâchoire carrée et un regard amer quand l'homme pivota pour regagner la salle de bal.

— Espèce de cruche ! cria la femme en robe jaune qu'il avait abandonnée. Pourquoi a-t-il fallu que vous arriviez ?

Viola en resta bouche bée.

— Vous avez tout gâché ! continua la femme, furibonde.

La porte s'ouvrit derrière Viola et la panique la submergea de nouveau.

L'homme revenait.

Elle se retourna et découvrit une matrone qui la dévisagea d'un air stupéfait.

— Tu arrives trop tard, grinça l'autre femme. Cette idiote nous a interrompus et il est parti furieux.

Viola se pencha en avant et soulagea son estomac, aspergeant copieusement la femme en jaune et son témoin.

Elle se sauva en courant pour échapper aux cris qui ne manquèrent pas de suivre, et regagna sa chambre aussi vite qu'elle put. Là, elle sonna sa camériste et se plongea dans un bain chaud, s'efforçant de comprendre ce qu'elle avait vu.

L'acte ne ressemblait en rien aux placides relations conjugales décrites à voix basse par la directrice du pensionnat. Pour autant qu'elle s'en souvienne, Mlle Peters avait dit que la dame, étendue sur le dos, laissait « les relations » se produire dans le noir. L'acte qu'elle avait décrit était respectueux, bien qu'inconfortable.

Elle avait beau tenter de les oublier, l'imagination de Viola amplifiait les détails de la scène à laquelle elle venait d'assister. Cette impressionnante largeur d'épaules, ce souffle rauque, la façon dont le corps de la femme avait cogné contre le mur quand Viola avait heurté l'homme, la puissance qui émanait de lui.

Le lendemain matin, constatant qu'aucun scandale n'avait éclaté, elle comprit que, si elle racontait ce qu'elle avait vu, l'homme – un duc, apparemment – serait contraint d'épouser la femme en jaune. Même si celle-ci était veuve, sa réputation serait ruinée si l'affaire venait à se savoir. Le beau-père de Viola, le duc de Lindow, serait furieux d'apprendre que sa jeune belle-fille avait été témoin d'un tel spectacle. Des critiques s'élèveraient et la nouvelle se répandrait. Les secrets ne le restaient pas longtemps dans un château plein de monde.

Une injustice s'ensuivrait forcément et même si Viola méprisait l'homme qui en paierait le prix, elle estimait avoir bénéficié d'un aperçu salutaire de ce que

les messieurs s'appliquent d'ordinaire à dissimuler derrière leurs belles manières et leur mise élégante.

Ce duc n'avait beau n'être qu'une brute, il ne méritait pas d'être piégé dans un mariage qu'il ne souhaitait pas.

Elle avait entendu ses demi-frères plaisanter à propos des pièges auxquels ils avaient échappé, mais il y avait toujours une certaine tension dans leur voix. Ils tenaient à choisir eux-mêmes leur épouse.

Ce duc avait eu la voix d'un homme furieux – et trahi.

Viola ne parla donc jamais à âme qui vive de ce qui s'était passé ce jour-là. Elle s'efforça de l'oublier et ne chercha jamais à connaître les noms de la femme en jaune et du duc.

L'année suivante, elle se laissa convaincre par sa mère d'assister à une soirée musicale, et évita de justesse de vomir sur un jeune homme en se précipitant vers un citronnier en pot. Pour se moquer d'elle, ses frères prétendirent que le pauvre arbre n'avait plus jamais donné un seul fruit.

À dater de ce jour, sa timidité devint incontrôlable. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'était pas une vraie Wilde. Le simple fait de penser à l'intimité conjugale lui arrachait des frissons de dégoût et l'idée de se retrouver mariée à un homme qui la reléguerait à la campagne ou dans une mansarde la terrifiait.

Une telle possibilité avait beau être improbable, elle avait pris possession de son imagination et elle n'arrivait plus à s'en défaire. L'idée de flirter lui donnait la nausée, alors se marier...

Le mariage était tout bonnement inconcevable.

Au cours des deux années qui suivirent, elle se comporta en simple spectatrice de la bonne société, restant discrètement dans son coin pendant que la duchesse accueillait ses hôtes, ou s'asseyant au dernier rang quand une chanteuse d'opéra venait divertir leurs invités. Si elle participait rarement aux dîners, elle trouvait pourtant moyen d'observer suffisamment leurs hôtes

pour amuser la famille par ses remarques pertinentes – qu'elle ne formulait qu'en privé.

Malheureusement, les occasions de se retrouver en privé étaient rares à Lindow. Le puissant duc évitait le Parlement, ce qui obligeait ses membres les plus influents à lui rendre visite au château, souvent plein à craquer de pairs du royaume et de politiciens.

Quand le duc décida d'instituer un dîner familial hebdomadaire, tout le monde comprit qu'il le faisait pour qu'au moins une fois par semaine Viola ne soit pas obligée de se retirer dans sa chambre avec un plateau pendant que sa famille divertissait les invités. Viola adorait ces soirées intimes au cours desquelles Joan jouait les scènes dont elle-même avait été témoin, provoquant ainsi l'hilarité de toute la famille.

Elle était heureuse de vivre à la campagne. Elle aidait leur vieux pasteur, le père Duddleston, à remplir ses devoirs envers la paroisse et passait du temps avec les animaux chéris du château : Fitzzy, le paon, Barty, sa corneille apprivoisée, et ses deux vaches, Daisy et Cléopâtre.

Enfant, Viola avait un jour découvert avec horreur qu'on engraisait les deux veaux de l'étable pour le repas de Pâques. Elle avait alors supplié son beau-père de ne pas les transformer en rôtis.

L'étable était devenue son refuge préféré, l'endroit où ses éblouissants frères et sœurs ne venaient que s'ils la cherchaient. Elle y passait des heures à lire, bercée par le doux meuglement d'animaux qui n'étaient jamais contraints de porter perruque ou corset ni de danser le quadrille.

Quand le père Duddleston mourut dans son sommeil, Viola abandonna son rêve du vieux pasteur intercédant auprès du duc de Lindow pour autoriser sa belle-fille à rester dans le Cheshire et se réconcilia avec la vérité.

Elle allait devoir faire ses débuts dans le monde.

La mère de Viola, Ophelia, s'opposa fermement à sa suggestion de rester au château. Selon elle, la présentation d'une jeune fille à la haute société ne relevait pas d'un choix, mais d'une nécessité.

Tante Knowe, la sœur jumelle du duc, approuva. Si Viola ne mettait pas ses nerfs à l'épreuve, elle ne parviendrait jamais à les dominer. Il fut donc décidé que le bal Lindow, donné en l'honneur de Viola et de Joan, se tiendrait dans l'hôtel particulier du duc, à Mayfair, et qu'il ouvrirait la saison 1782.

— Si tu dois te trouver mal, ma chérie, tu n'auras qu'à courir vers une plante en pot, conseilla tante Knowe. Je demanderai à Prism de retirer les citronniers ; ils sont trop fragiles.

La seule idée de ce bal rendait Viola nauséuse, même si ses débuts avaient été repoussés d'un an dans l'espoir que son estomac se calme. Quatre ans avaient passé, depuis le bal de 1778 ; elle ne se souvenait plus du visage du duc qu'elle avait surpris en fâcheuse posture, en revanche, son ton cinglant et la force brutale qui émanait de lui étaient encore frais dans sa mémoire.

— Je peux le faire, murmura Viola en caressant le museau humide de Cléopâtre. Je peux survivre à la saison.

Cléo ne se donna même pas la peine de mugir.

Elle savait aussi bien que Viola que si la survie était envisageable, la victoire était hautement improbable.

Tante Knowe elle-même plissait les yeux quand on abordait le sujet. Elle s'était mise à administrer des décoctions de pissenlit aux valets pour leur demander ensuite s'ils se sentaient en état d'effectuer leur service sans briser la vaisselle. Malheureusement, après en avoir absorbé une dose, Viola avait dormi tout l'après-midi.

— La saison ne dure que quelques mois, dit Viola à Daisy dont les longs cils palpitérent tandis qu'elle

ruminaït d'un air pensif. Mais je suis lâche, ajouta-t-elle en rapprochant son tabouret pour appuyer la joue contre le flanc tiède de l'animal.

Sa corneille apprivoisée, Barty, qui somnolait, perchée sur le dos de Daisy, s'éveilla soudain et poussa un cri perçant. La première saison de Viola était vouée à l'échec, même Barty le savait.

Ce soir-là, au dîner réservé à la famille, le duc annonça qu'il avait trouvé un nouveau pasteur.

— Il s'appelle M. Marlowe et m'a été chaleureusement recommandé par l'évêque de Londres. Il viendra vivre ici pour une période d'essai d'un an, car il est à la fois peu expérimenté et célibataire.

— Il est bel homme ? demanda Joan, avant de pousser un glapisement quand Erik, dix ans, lui décocha un coup de coude.

— Mes enfants, intervint placidement Ophelia.

— Simple question. Je n'ai pas l'intention d'épouser un pasteur, dit Joan.

— Viola le pourrait, suggéra Erik.

— Non, merci, dit Viola.

Son grand projet de vie supposait de survivre à la saison avant de se replier définitivement dans une vie de vieille fille.

— M. Marlowe est fiancé, précisa tante Knowe.

— Il a donné toute satisfaction, à Cambridge, dit le duc. Il est jeune, cependant, et nous arrive avec peu d'années d'expérience à son actif.

— Sa fiancée sera la clef de sa réussite, ajouta tante Knowe, qui gardait l'œil sur la bonne société par le truchement d'une abondante correspondance. Mlle Pettigrew est petite-fille d'archevêque, fille d'évêque, et il est clair qu'elle compte aider M. Marlowe à devenir évêque avant ses trente ans.

Quelques jours plus tard, alors que Viola et Joan étaient au salon, tante Knowe annonça que

Mme Pettigrew, Mlle Pettigrew et M. Marlowe leur faisaient la surprise d'une visite.

Viola et Joan s'empressèrent de se lever. Elles avaient passé la matinée à fabriquer des fleurs en papier et une multitude de petits morceaux de papier coloré jonchait le tapis. Barty, perchée sur le dossier du canapé, avait surveillé leur ouvrage. Elle sursauta, tenta instinctivement de prendre son envol, et tomba derrière le dossier.

— Barty ! s'écria Viola en lui jetant un coup d'œil.

La corneille parvint à atterrir sur ses pattes et lui décocha un regard courroucé. Viola savait d'expérience qu'elle allait maintenant consacrer une heure ou deux au lissage de ses plumes afin de les rendre parfaitement brillantes.

Le duc aimait à rappeler que Barty était un oiseau pragmatique ; ayant constaté que ses ailes ne fonctionnaient pas, il se concentrait sur sa beauté.

— Rejoins-nous quand tu voudras, lui dit Viola avant de se lever.

Quand Barty n'était pas embarrassée – comme elle l'était en cet instant –, elle était très sociable et agrémentait la conversation de ses cris perçants.

Tante Knowe accueillait déjà leurs visiteurs sur le seuil du salon. Viola s'avança pour la rejoindre, laissant Barty boudier derrière le canapé.

Mlle Pettigrew était grande et dotée d'un superbe buste qui s'incurvait telle la proue d'un navire. Mais rien d'autre en elle ne ressemblait aux ravissantes figures de bois sculpté qui fendent les flots de leur poitrine.

Sa robe bleu marine avait pour tout ornement une rangée de boutons dorés dont le style avait été en vogue trois ou quatre ans plus tôt. Viola eut la nette impression que Mlle Pettigrew se souciait fort peu des frivolités de la mode. Si elle se fiait à son expression

pieuse, elle s'estimait au-dessus de ces considérations bassement matérielles.

La mère était une version plus grande de la fille et son austère robe noire proclamait que la mode était un sujet trivial.

— Il est très séduisant, murmura Joan à l'oreille de Viola lorsque celle-ci en eut terminé avec les révérences. Je parie que toutes les femmes des environs assistent déjà à l'office.

Viola, qui était passée maîtresse dans l'art de faire la révérence les yeux baissés, évitait toujours de regarder les hommes qu'elle ne connaissait pas. Elle avait juste remarqué que, contrairement aux Wilde, M. Marlowe ne la dominait pas de toute sa hauteur. Il n'était guère plus grand qu'elle, peut-être même plus petit que Mlle Pettigrew.

Viola ne se risqua à le regarder que lorsqu'il escorta sa future belle-mère jusqu'au canapé.

Joan n'avait pas menti.

Les trois filles du sieur Pretner ne manqueraient pas d'occuper leur place au premier rang de l'église, une fois qu'elles auraient aperçu le profil de M. Marlowe. L'homme était aussi beau qu'un acteur de théâtre. Une boucle de cheveux couleur miel retombait devant ses yeux d'un bleu très vif. Il ne portait pas de perruque et ne se poudrait pas les cheveux.

Viola fut si fascinée qu'elle oublia de détourner les yeux en s'asseyant. Il lui adressa un sourire et ce fut un choc qui se répercuta jusqu'au bout de ses doigts. Il avait un regard chaleureux. On sentait d'emblée qu'il était bon envers chacun, depuis le bébé affligé de coliques jusqu'au vieillard grincheux.

Il détourna les yeux pour répondre à tante Knowe qui lui proposait un thé et Viola eut toutes les peines du monde à rester immobile. C'était comme si son corps entier baignait dans une délicieuse chaleur.

Joan, qui devinait toujours les pensées de Viola, lui décocha un coup de coude dans les côtes.

— Il est fiancé, lui siffla-t-elle à l'oreille. Et *petit*.

— Moi aussi, je suis petite, murmura Viola.

— Je vous prie d'excuser le désordre, dit tante Knowe. Nous venons de consacrer ces dernières heures à la confection de fleurs en papier.

— Des décorations pour l'anniversaire de notre petite sœur, expliqua Joan.

Mlle Pettigrew fit tomber une chute de papier de l'assise du fauteuil avant de prendre place face à Joan et à Viola.

— Quelle charmante attention.

Son expression suggérait qu'elle n'en attendait pas moins de la part d'aristocrates oisives.

— Je pourrai faire porter un bouquet de pivoines en papier au presbytère si vous voulez, proposa tante Knowe.

— Je ne suis guère favorable à ce genre de nids à poussière, répliqua Mlle Pettigrew d'un ton péremptoire. Un joli bouquet de fleurs fraîches est un ornement plus acceptable.

— Je vois, dit tante Knowe.

Joan enroula le bras autour de la taille de Viola et la gratifia d'un pincement qui pouvait aussi bien illustrer son ravissement que son horreur. Les deux, sans doute, car Mlle Pettigrew avait tout pour devenir un personnage destiné à égayer les dîners familiaux – en l'absence de l'intéressée, bien sûr. Joan adorait imiter les travers les plus grotesques des visiteurs du château. Mme Pettigrew lissa ses jupes.

— Nous arrivons directement de Mobberley. Le presbytère a besoin d'être entièrement rénové. J'ai cru comprendre qu'il avait été la proie d'un incendie, il y a dix ans ?

Tante Knowe acquiesça.

— Un malheureux accident.

— Nous envisageons d'accepter l'offre de Sa Grâce de séjourner au château pendant la reconstruction du bâtiment.

Tante Knowe, en parfaite aristocrate, n'eut pas un battement de cils, mais Viola devina que son beau-père allait en entendre parler.

— Cela prendra des mois. Je pense qu'il serait préférable que je retourne à Londres une fois que je jugerai les plans acceptables, poursuivit Mme Pettigrew. L'évêque Pettigrew ne peut se passer de moi. Il serait évidemment inconvenant que ma fille reste seule au château avec M. Marlowe, vu qu'ils n'ont pas encore échangé leurs vœux.

— Bien sûr, dit tante Knowe.

— M. Marlowe pourra rester ici, déclara Mme Pettigrew.

Le pasteur se pencha en avant.

— Je ne vous dérangerai pas, assura-t-il à tante Knowe. Il y a beaucoup à faire à la paroisse dans la mesure où le décès du père Duddleston remonte à plusieurs semaines.

— La paroisse est aussi désorganisée que le presbytère, glissa Mlle Pettigrew. M. Marlowe aura besoin de recenser les nécessaires.

L'esprit de Viola tournait à toute allure.

M. Marlowe était... C'était l'homme dont elle n'avait jamais osé rêver. Elle ne ressentait pas la moindre nausée en sa présence. Aucune envie de courir se réfugier dans l'étable. Non, elle ne désirait rien d'autre que l'écouter et contribuer à ses projets.

Pourtant... il était *bel et bien* fiancé. Une part audacieuse de son esprit, restée secrète jusqu'alors, souligna la différence qui existait entre des fiançailles et un mariage.

Elle coula un regard à M. Marlowe. L'arc de sa lèvre inférieure était remarquablement attirant, pour un homme. Sa silhouette était svelte. Il devait danser

avec beaucoup de grâce. Mais non, les pasteurs ne dansaient pas, se souvint-elle.

Joan lui donna un coup de coude.

— Arrête de le lorgner, chuchota-t-elle.

Viola baissa les yeux sur son assiette et découvrit avec surprise qu'elle avait fini son sablé. Alors qu'elle était d'ordinaire incapable de manger devant des inconnus...

« Ce doit être l'amour », songea-t-elle.

L'amour.

L'amour fait des miracles.

Si elle épousait un pasteur, il ne serait plus question de bals – quand bien même, à cet instant précis, elle se sentait assez de courage pour danser le menuet.

Un flot d'allégresse se répandit en elle et elle se retint à peine de dévisager le pasteur d'un air énamouré.

Il ne serait peut-être jamais à elle – bien qu'elle se découvre déterminée à gagner son cœur –, mais même si cela n'arrivait pas...

Elle pourrait au moins lui épargner cet affreux mariage.

Il était semblable à ses chères Daisy et Cléo. Semblable à Barty, qu'elle avait récupérée après qu'elle fut tombée du nid. Elle devait sauver M. Marlowe de la dominatrice Mlle Pettigrew.

Elle avait *une mission*.

Et elle était amoureuse.

Hôtel particulier du duc de Wynter, Mayfair

Devin Lucas Augustus Elstan, duc de Wynter, n'était pas le genre d'homme à perdre son temps. Ou plutôt, aurait-il dit, pas le genre de *duc*. Il avait grandi dans l'idée qu'un duc (ou futur duc) est aussi différent d'un homme ordinaire qu'un lion d'un chat de gouttière.

Il n'était pas non plus semblable aux autres lions. Quand ses pairs s'assemblaient autour d'une piste de danse encombrée ou se retrouvaient aux courses à seule fin – du moins semblait-il – de perdre de l'argent dans des paris douteux, il les observait avec stupéfaction. Étant mathématicien, et encore un tout jeune homme, il était entré un jour dans une maison de jeu. Il y était resté précisément une heure et en était ressorti beaucoup plus riche qu'en y entrant.

Et tout aussi blasé.

Une série de précepteurs avaient assuré son éducation, loin du monde, comme il sied à l'héritier et unique enfant du duc de Wynter. Habituellement, un fils de duc a l'occasion de rencontrer d'autres enfants lors de goûters chez d'autres aristocrates, mais le penchant de son père pour les duels avait mis fin à ce genre d'invitations quand il avait atteint l'âge de quatre ans.

Il n'avait eu pour toutes relations que ses cousins, en particulier Otis et Hazel, assez proches de lui en âge. Il ne les voyait toutefois que rarement, car son père détestait rester plus d'un mois ou deux dans la même maison.

Comme la reine Elizabeth au xvi^e siècle, le duché avait déménagé de domaine en domaine, au gré des caprices du duc. Quand la duchesse était encore en vie – elle mourut alors que Devin avait quatorze ans –, elle livrait contre son époux des batailles rangées ou disparaissait plusieurs mois d'affilée, choisissant de vivre dans un entourage plus agréable.

— Le seul point positif du mariage, avait-elle coutume de dire, c'est qu'un époux, aussi stupide soit-il, n'est pas autorisé à provoquer sa femme en duel.

Pas plus que son fils, aurait pu ajouter Devin.

À l'âge de dix ans, il avait compris que l'attachement de son père à ce principe particulier de civilisation était le seul rempart qui s'élevait entre la tombe et lui.

Quand il hérita du duché, à l'âge de seize ans, il était trop tard pour se soucier de fréquenter Eton ou Harrow, et il n'avait plus le temps pour Oxford. Il était trop tard pour se faire des amis.

Les gens le trouvaient froid, arrogant et indifférent.

Il acceptait ce jugement avec détachement.

Pour en revenir à l'image des lions et des chats de gouttière, selon Devin, les chats issus de lignées différentes dormaient ensemble au soleil, alors qu'un lion n'était à l'aise qu'en compagnie de sa parentèle de sang.

De ceux qui font sa fierté.

Y compris les plus agaçants, en l'occurrence, son cousin Otis.

— Es-tu vraiment en train de me dire que tu renonces à devenir pasteur, Otis ? Que tu renonces à la paroisse de St Wilfrid, que je t'ai réservée ces deux dernières années, le temps que tu décroches *enfin* ton diplôme de Cambridge ?

Affalé en face à lui, Otis ne manifesta pas le moindre remords.

— Cela t'est facile de te montrer condescendant. En tant que fils cadet, je suis censé embrasser une profession distinguée. Le droit est trop abscons, et la carrière militaire d'une violence consternante. Restait l'église. Je me suis conformé à ce choix aussi longtemps que j'ai pu. Mon nouveau projet consiste à me rendre sur le continent pour y séduire une héritière.

— Tu n'occupes la paroisse que depuis deux semaines. Pourquoi rejeter St Wilfrid ?

— Pas seulement St Wilfrid. Je renonce à toute vie cléricale, cousin.

Devin gratifia Otis du regard qui avait incité le lord-maire de Londres à se confondre en excuses.

— Inutile de me foudroyer du regard, ricana Otis. On se connaît depuis le berceau et tu ne réussiras pas à m'humilier. Au risque de souligner l'évidence, je dirais que ce seul fait aurait dû suffire à prouver que le clergé n'était pas fait pour moi.

— Sept ans de théologie à Cambridge et tu envoies tout promener deux semaines après avoir été ordonné prêtre ! Sans même tenter de réussir. Même pour toi, c'est remarquable.

— Attention, Devin. Tu es d'un naturel insensible et si tu n'y prends pas garde, tu vas devenir aussi méchant et irascible que ton père.

— St Wilfrid est une excellente charge. Avec deux pasteurs en résidence, tu n'as pratiquement rien à faire d'autre que célébrer de rares mariages et baptiser deux ou trois bébés. Tu n'as même pas vraiment essayé d'officier.

— Si ! grimaça Otis. Je m'y suis même employé gaiement, disposé à donner de sages conseils à tous ceux qui m'en demanderaient quand Gerdsby – c'est le pasteur qui ressemble à une chèvre – m'a traîné chez un paroissien hier matin. J'avais bu trop de bière la veille

et je n'ai pas fait attention à ce qu'il disait. Quand je suis arrivé là-bas, il s'est avéré que j'étais censé donner l'extrême-onction !

— On ne t'a pas appris comment procéder ?

— Une leçon mettait l'accent sur la prière qu'il convient de réciter. Mon tuteur me l'a fait lire entièrement deux fois. Mais ce n'est pas la même chose quand l'homme qui va mourir te dévisage d'un œil empli de terreur et que sa femme est en pleurs. Même la servante était en larmes. J'ai failli me joindre à elles.

— À force, tu t'y serais habitué, avança Devin.

— Facile à dire quand on est duc, répliqua son cousin. Tu n'as rien à faire d'autre que rester planté là, tout de soie vêtu, ta tabatière à la main. Alors qu'un homme qui fait office de pasteur, les gens s'attendent qu'il *sauve des âmes* !

Otis marquait un point.

Son cousin se fût-il abstenu de porter un gilet jaune canari que Devin aurait compris qu'il ne serait jamais crédible dans ce rôle.

— Je ne peux pas faire cela, reprit Otis. Et il n'est pas question que je me couvre de ridicule en m'y risquant de nouveau. Inciter les fils cadets à embrasser la carrière religieuse est une hérésie. J'ignore comment font les autres pour se tirer de ce guêpier, mais je sais que je ne suis pas taillé pour le rôle.

Devin pouvait difficilement le contredire.

— Ton père sera très déçu, observa-t-il cependant.

Son oncle, sir Reginald Murgatroyd, était très attaché à l'idée d'avoir un fils cadet dans les ordres.

— Il n'a pas manqué de me le faire savoir hier. Je lui ai répondu que ce n'était pas lui qui était chargé de débroussailler pour permettre aux gens de faire la queue devant les portes du paradis. Je ne sais pas comment tu supportes de rester ici, ajouta Otis en balayant du regard le bureau de Devin. Je n'étais pas venu depuis des années et c'est encore plus horrible que dans mon souvenir.

La pièce était lugubre. Un espace caverneux, essentiellement peuplé de dieux grecs – son père collectionnait les statues antiques –, mais aussi de brouettes, de poteries italiennes et de chaises en osier, entre autres choses.

Quand Devin avait hérité du duché, il avait exigé que les collections de son père soient regroupées par genre dans différentes pièces tant de la résidence londonienne que des nombreux domaines du duché. Le panthéon des dieux grecs s'était vu attribuer le bureau de sa résidence londonienne et il avait appris depuis longtemps à les ignorer. Quarante-quatre pendules à carillon occupaient une pièce extrêmement bruyante au pays de Galles, tandis que les brouettes avaient leur hangar dans le Northamptonshire.

— Tous ces regards aveugles, dit Otis en frissonnant. Regarde un peu celui-là...

Devin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Persée soulevant la tête tranchée de Méduse. Le triomphe du bien sur le mal. Tu devrais avoir cela dans le sang.

— Révoltant, déclara Otis. Si tu veux bien me permettre d'énoncer une évidence, ton père était aussi fêlé qu'un de ces vases. Fais-en don à un musée ! La chambre qui se trouve à l'étage est-elle toujours remplie d'oiseaux empaillés ?

Devin eut un haussement d'épaules.

— À moins qu'ils ne se soient envolés. Je n'y ai pas mis les pieds depuis des années. Binsey m'a cependant confié récemment que les femmes de chambre se plaignent de l'époussetage. Il voudrait installer des vitrines.

— Hazel et moi nous lançons des défis à qui oserait entrer dans cette pièce à Noël, avoua Otis.

— Qu'as-tu l'intention de faire, alors ? s'enquit Devin, assez peu intéressé par les aménagements de la maison.

— Comme je viens de te le dire, épouser une héritière.

— Tu en as une en tête ?

— Pas encore. Je pensais en trouver une quelque part en Europe. Ton avoué m'a versé une année de rente d'avance – tu voudras peut-être revenir sur cela avec le prochain pasteur –, j'ai donc de quoi payer la traversée.

— Où cela en Europe ? demanda Devin en fronçant le sourcil.

— Peut-être en Espagne. En fait, n'importe où plutôt qu'ici. Père m'a hurlé dessus hier, sous prétexte qu'il comptait sur moi pour sauver son âme. Ce qui est absurde. Il pensait apparemment qu'une chasuble me conférerait des pouvoirs magiques, alors qu'il me connaît depuis toujours, sacrebleu ! C'est aussi logique que d'attendre de *toi* que tu vides le seau à charbon. Cela n'arrivera jamais.

S'agissant du seau à charbon, c'était une certitude.

— Cela dit, l'Angleterre va me manquer, ajouta Otis. Nos chaleureuses conversations...

Devin n'était pas persuadé que cette manifestation d'émotion soit nécessaire. À l'âge de sept ans il avait découvert que hausser un sourcil suffisait à exprimer toute une gamme d'émotions et qu'il était généralement préférable de laisser les gens en tirer leurs propres conclusions.

Mais Otis était agaçant, joyeux, insouciant... C'était *sa famille*. Devin avait gardé la rente de St Wilfrid ouverte parce qu'il voulait l'avoir près de lui, si possible dans le presbytère au bout de la rue. S'il y avait été contraint, il aurait sans doute reconnu que, pour aussi satisfaisante qu'elle fût, sa vie était un peu trop calme.

Otis et Hazel ne cessaient d'entrer et de sortir de sa maison, aussi vifs, chaleureux et joyeux que des lucioles, et il aimait cela.

— Je préférerais que tu n'ailles pas sur le continent, dit-il. Je vais avoir besoin de toi pour aider le nouveau pasteur à s'installer.

— L'aider à quoi ? répliqua Otis. Il y a seulement deux jours, je mélangeais encore le nom des autres

pasteurs – j’ai finalement imaginé une méthode pour m’y retrouver. Gerdaby, *guère de barbe*, à cause de son bouc ridicule. Habblety, *le haletant*, à cause de sa façon de respirer qui évoque un chien à bout de souffle. Je peux laisser un mot au nouveau venu pour lui expliquer ma méthode si tu veux. Pas besoin de lui dire en personne.

— Je te serais reconnaissant de rester en Angleterre pour le moment, dit Devin. Si j’avais su que tu étais opposé à l’idée d’entrer dans les ordres, je n’aurais pas encouragé ton père quand il t’a poussé dans cette voie.

— Je n’y étais pas opposé, jusqu’à hier. Et je ne compte pas partir tout de suite ; il faut d’abord que je m’entretienne avec l’évêque. Ces choses-là ne se font pas du jour au lendemain et j’imagine qu’il faudra au moins trois mois pour que ma requête soit approuvée. Je ne revêtirai plus jamais la chasuble, cependant. Porter une robe ne sied guère à mon image.

— Je comprends.

— Je ne suis pas pressé de rentrer chez moi, cela dit. Ma sœur ne va pas tarder à faire ses débuts, et c’est une vraie maison de fous. Mon père a ramené de la campagne une vieille tante censée lui tenir lieu de chaperon et Hazel n’arrête pas de se plaindre des idées rétrogrades de tante Enora. Qui le sont, effectivement. La pauvre femme est née il y a un million d’années.

— Tu pourrais rester ici, suggéra Devin. Ou au presbytère. Après tout, nous l’avons fait rénover à ton goût. Il y a de fortes chances que le prochain occupant n’apprécie pas tout ce velours bleu, alors autant que tu en profites.

— Il serait bien sot, dit Otis. Le velours bleu est à la mode. Je suppose que je pourrais rester au presbytère jusqu’à ce que je sois officiellement sorti des ordres. Cela me permettrait de poursuivre certaines affaires que j’ai lancées dans la paroisse. Du moment que quelqu’un d’autre se charge du reste.

— Je comprends, dit Devin. Je chargerai quelqu'un d'autre de donner l'extrême-onction.

— Les autres tâches ne me dérangent pas, poursuivit Otis. La paroisse a besoin d'animation. J'ai commencé à offrir du sherry, après l'office – une initiative qui a connu un franc succès. Évidemment, j'ai dû regarnir la cave à vin. Enfin, c'est plutôt toi qui as fait cela.

— J'imagine que tu n'imagines pas reporter ton départ assez longtemps pour présider à mon mariage ?
Otis ricana.

— Tu échangeras tes vœux à l'abbaye de Westminster, avec une flopée d'évêques qui paraderont, tels des cuisiniers français coiffés de toques. Je dois dire que mon père est dans tous ses états à l'idée de te voir convoquer en justes noces. Il avait rangé cette idée dans la même catégorie que ma nomination au rang d'évêque – improbable.

— Je connais mes devoirs, riposta Devin. J'ai envisagé d'épouser une des filles du duc de Lindow il y a deux ans, mais j'étais très occupé et je n'ai pas trouvé le temps de la rencontrer.

— Les décimales de pi ?

Devin acquiesça.

— Je n'ai jamais compris que tu perdes ton temps à concevoir un système permettant de calculer quelque chose qui l'a déjà été.

Devin avait trouvé un système permettant de définir cent vingt-trois décimales de pi pour la seule raison que les chiffres le rendaient heureux.

Heureusement, Otis n'attendit pas sa réponse ; aucun autre membre de sa famille n'éprouvait le moindre intérêt pour les mathématiques.

— Deux autres filles Wilde arrivent sur le marché cette année, tu pourras rattraper le temps perdu.

— Sais-tu quelque chose à leur sujet ? demanda Devin.

— Évidemment. Hazel est allée à l'école avec elles. Pour appeler les choses par leur nom, les Wilde sont

les plus grandes rivales que ma sœur ait à redouter. Il paraît que l'une d'elles est extraordinairement belle, vive et intelligente.

— Lady Joan, devina Devin. J'ai entendu dire la même chose.

— Illégitime, lâcha Otis. Le père était un comte prussien. La deuxième duchesse s'est enfuie en laissant l'enfant derrière elle. Celle-ci a les cheveux blonds du Prussien alors que tous les autres Wilde sont bruns. L'autre est la fille que la troisième duchesse a eue de son premier mariage. Son premier mari s'appelait Astley, me semble-t-il.

— Je prendrai la Wilde, déclara Devin.

Otis rit.

— Tu la « prendras » ? Ce doit être bien d'être duc. Je risque cependant de me positionner en rival. C'est une *véritable* héritière.

— Oncle Reggie t'a offert un domaine, si je me souviens bien.

Otis agita la main.

— Pour mener le train de vie auquel j'aspire, il me faudra une fortune. Une grosse fortune. Je ne trouverai sans doute pas l'héritière adéquate avant plusieurs années. Père devra se faire une raison.

En résumé, l'héritière n'était qu'un prétexte pour éviter le mariage pendant au moins dix ans. Devin ne pouvait blâmer son cousin. Lui non plus n'était pas pressé de se marier. Mais il s'était promis de se débarrasser de cette corvée la prochaine fois qu'une fille de duc arriverait sur le marché.

— Je crois qu'il sera préférable que j'emménage ici, décida Otis. Dans quelques semaines, une fois que j'aurai réglé les choses avec l'évêque.

— L'évêque sera-t-il surpris ?

— Je m'attends qu'il soit aussi pressé de se débarrasser de moi que je le suis de partir. J'aurai sans doute quitté le presbytère à temps pour superviser

ton entreprise de séduction. J'ai déjà quelques conseils, s'agissant de tes ambitions matrimoniales.

— Lesquels ?

— Tu vas avoir de la concurrence pour Joan Wilde.

Wynter en doutait énormément. La dernière fois qu'il avait assisté à un bal remontait, certes, à quelques années, mais l'événement lui avait laissé le souvenir d'un flot de truites remontant le courant d'une rivière écossaise dans sa direction – les débutantes interprétant le rôle des truites étincelantes et frétilantes.

— J'ai un titre et de l'argent. Je ne suis ni éclopé ni défiguré. Je ne bois pas avec excès.

— Le vicomte Greywick cherche aussi à se marier, l'informa Otis. Il sera duc un jour. On prétend qu'il a failli conquérir une Wilde, la dernière fois, je suppose donc qu'il sera dans la course cette fois encore. Il est plus jeune que toi, et pour être tout à fait franc, il ne manque pas de charme.

Pour autant que sache Devin, la liste des enfants Wilde était infinie. Greywick pourrait attendre un an ou deux si besoin était. Il haussa les épaules.

— Il serait peut-être préférable que tu paraisses moins... *ducal*, suggéra Otis.

Devin savait fort bien ce qu'il voulait dire, mais son attitude imperturbable lui avait sauvé la vie plus d'une fois, quand il avait dû affronter la fureur de son père, et il était désormais trop tard pour tenter d'imiter le joyeux sourire d'Otis.

— Lady Joan ne m'épousera pas pour ce que je suis, souligna-t-il. Elle m'épousera parce que le duché de Wynter est plus ancien et plus opulent que celui de Greywick.

Otis s'esclaffa.

— Hazel a peut-être ses chances avec Greywick dans ce cas.

— Je lui souhaite bonne chance, déclara Devin poliment.

Le lendemain

Viola dormit à peine cette nuit-là et quand arriva l'heure du petit déjeuner, elle avait élaboré un plan en trois points pour conquérir le cœur de M. Marlowe. Elle allait lui montrer qu'elle était digne de son attention, faire en sorte qu'il les escorte à Londres quand la famille s'y rendrait pour la saison et vaincre sa timidité.

Cet après-midi-là, les Pettigrew et M. Marlowe se joignirent à la duchesse pour le thé.

Viola tâchait de trouver un moyen de prouver qu'elle était digne d'attention quand Barty voleta depuis son perchoir, s'arrêta à ses pieds, et laissa échapper un croassement. Elle parvenait à effectuer des vols courts, à condition de ne pas trop solliciter ses ailes.

— Oh, mon Dieu ! glapit Mlle Pettigrew.

— C'est Barty, dit Viola en glissant la main sous le ventre arrondi de la corneille pour l'amener au niveau de son genou. Elle est tombée du nid quand elle était toute petite et maintenant, elle vit parmi nous.

Barty inclina la tête de côté pour examiner Mlle Pettigrew, ouvrit ses ailes et croassa de nouveau.

— Elle vous dit bonjour, expliqua Viola.

Mlle Pettigrew était visiblement horrifiée.

— Je ne suis pas favorable à la cohabitation des animaux avec les êtres humains.

— C'est malsain, confirma sa mère en considérant Barty d'un regard hautain.

Barty voleta jusqu'au sol, ramassa une chute de papier rouge vif qui avait échappé à l'attention des femmes de chambre et sautilla vers Mlle Pettigrew. Elle déploya de nouveau ses ailes, pencha la tête et déposa le papier près de son soulier.

— C'est un cadeau, dit Viola.

— Un paiement, plus probablement, rectifia Joan. Elle a tendance à faire des cadeaux quand elle projette de chiper un bouton, et les vôtres sont très brillants.

— Éloignez cette créature de moi ! s'écria Mlle Pettigrew en se recroquevillant, les bras croisés devant sa poitrine pour protéger ses boutons.

Sa mère ramassa une soucoupe et la tendit devant elle tel un bouclier.

Prism, qui s'était tenu en retrait afin de superviser la répartition du cake au citron, s'avança.

— Je me charge de Barty, dit-il.

Le majordome était une des personnes que Barty préférerait car il avait passé des heures à la nourrir quand elle n'était encore qu'un oisillon. La corneille s'empessa de sauter sur son avant-bras.

— Merci, murmura Viola tandis que Prism quittait la pièce, le bras plié comme s'il dansait le menuet.

— Si je m'attendais à cela, hoqueta Mlle Pettigrew en laissant retomber ses bras.

Tante Knowe intervint avant qu'elle développe une opinion qui n'aurait sans doute pas remporté l'approbation générale.

— Comment avancent vos projets pour la paroisse ? demanda-t-elle à M. Marlowe.

— J'ai des suggestions sur la façon dont vous pourriez encourager les paroissiens à assister aux offices, avança Viola avec enthousiasme.

Mlle Pettigrew la fixa, les yeux étrécis.

— Il est préférable de laisser ce soin au pasteur.

M. Marlowe se montra plus courtois et consacra les cinq minutes qui suivirent à bavarder avec elle des différents moyens d'attirer les gens à l'église, depuis un dîner célébrant les moissons – « coûteux et inutile », déclara Mlle Pettigrew en reniflant – jusqu'à des cours de catéchisme.

M. Marlowe était aussi délicieux que prévu. Il était profondément gentil et manifestait de l'intérêt pour tous les paroissiens. Il écouta respectueusement les idées de Viola, ce qui était rafraîchissant après les sempiternels refus du père Duddleston dès qu'il s'agissait de quelque chose de nouveau.

— Notre amie lady Caitlin Paget a ouvert une classe de catéchisme à la paroisse St Wilfrid de Londres, lui expliqua Viola. Au début, elle a eu du mal à convaincre les mères d'y envoyer leurs enfants. Mais à présent, un maître d'école vient également l'après-midi.

— J'ai bien connu lady Caitlin quand j'étais pasteur à St Wilfrid, dit M. Marlowe avec un sourire qui éclaira son regard. C'est une jeune dame remarquable.

Tandis que Mme Pettigrew se lançait dans un monologue sur le fait que les pauvres devaient se prendre en mains, Viola réfléchit au deuxième point de son projet. Elle ne pouvait pas laisser M. Marlowe dans le Cheshire quand elle partirait pour Londres. La saison débutait en avril, mais la famille se mettrait en route début février ; il faudrait au moins deux mois aux modistes pour leur confectionner une garde-robe convenable à Joan et à elle.

M. Marlowe projetait d'épouser Mlle Pettigrew dans seulement huit mois. Comment pourrait-il la préférer *elle* s'ils ne faisaient pas plus ample connaissance ? Il *fallait* qu'il vienne à Londres pour avoir l'occasion de les comparer.

Sa timidité était également un problème. Elle ne pourrait pas seconder véritablement M. Marlowe si elle se mettait à trembler chaque fois qu'elle rencontrait un paroissien du sexe opposé.

Prétextant la saison à venir, elle demanda ce soir-là à Joan de l'aider à se débarrasser de sa timidité.

— Tante Knowe assure qu'une fois que tu auras croisé un certain nombre de gentlemen tu réaliseras que la plupart sont affreusement empotés et que tu n'auras plus peur, lui rappela Joan.

Viola avait de nombreuses fois entendu cette perle de sagesse.

— Quelles pensées te passent par la tête quand tu rencontres quelqu'un pour la première fois ? s'enquit-elle.

— Un possible prétendant, tu veux dire ?

— Oui.

— Je me demande si je le trouve attirant, répondit Joan. J'apprécie un menton volontaire et des yeux sombres. Je ne supporte pas les sourcils blonds. Mais le physique n'est pas tout. S'intéresse-t-il à ce que j'ai à dire ou ne parle-t-il que de ses seuls centres d'intérêt ? A-t-il l'allure d'un flambeur, d'un bon à rien, d'un coureur de dot ?

— À quoi reconnaît-on un coureur de dot ? voulut savoir Viola.

Si elle avait une petite idée de ce à quoi ressemblait un bon à rien – à condition qu'il soit titré –, il n'en allait pas de même pour un coureur de dot.

— À ses yeux fuyants, répondit Joan en plissant les siens. Il faut leur préférer les yeux langoureux, ajouta-t-elle en écarquillant les yeux. Et toi, à quoi penses-tu quand tu rencontres quelqu'un ?

— Je...

Joan attendit en haussant les sourcils.

— Je me demande s'il estime que je ne suis pas une vraie Wilde, débita Viola.

Joan parut déroutée.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— Je ne suis pas *vraiment* une Wilde.

— Moi non plus, répliqua Joan.

Sa mère avait quitté le pays avec un blond comte prussien, abandonnant le bébé – très blond – auquel elle venait de donner naissance. Tout le monde dans la famille, à part le duc, reconnaissait que Joan ne possédait pas une once de sang ducal.

— Oui, mais toi... tu es *toi*.

— Je t'épargnerai la réponse évidente, dit Joan d'un ton qui évoqua tante Knowe. Tu es une Wilde autant que moi. Tout comme Parth, qui est adopté. Tout comme les autres enfants de ta mère, Erik, Artemisia et Spartacus. Nous sommes tous des Wilde, point final.

— Ce n'est pas aussi simple, objecta Viola.

— Pourquoi ?

— Vous êtes tous beaux, pour commencer.

— Toi aussi, riposta Joan.

Viola soupira. Elle avait d'insipides cheveux châains, un menton pointu, des yeux d'une forme ordinaire et d'une couleur tout aussi peu remarquable, et un petit nez. D'ailleurs, elle était petite de partout – excepté la poitrine.

Ses demi-frères et sœurs étaient le résultat d'années de reproduction, et comme chez les meilleurs chevaux de course, cela se voyait. Chacun d'eux était l'incarnation de l'aristocratie – yeux en amande, sourcils en forme d'ailes déployées et teint d'albâtre.

La chevelure dorée de Joan mise à part, les aînés avaient hérité de la sombre chevelure du duc, tandis que les plus jeunes avaient les cheveux roux d'Ophelia. Mais tous, y compris Joan, avaient des traits finement ciselés reflétant des générations de naissance noble.

Ce n'était pas seulement une question d'apparences. Après des années d'observation, Viola s'était rendu compte que les Wilde adoptaient instinctivement les